

PLAN B



Premières et dernières pages signées
France Roy

Avec la collaboration et la complicité de
Nancy Gauthier
Andréa L-T
Martin Gravel
du collectif *Les lanceurs de lettres*

XIV^e course à relais - Printemps 2021
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

Théo se lève de la chaise postée devant la vitre de son salon, au troisième étage du bloc-appartements où il habite depuis un an. Son cellulaire bourdonne l’informant d’un texto de Louis: « *Salut Théo ! Je t’avise que les baux des deux derniers locataires prendront fin le 31 mars prochain et que les travaux de réfection commenceront deux jours plus tard. Je te saurais gré de bien vouloir quitter le loft dès le 01 avril afin que les ouvriers puissent se mettre à l’oeuvre. Bonne chance !* »

Et voilà, la fin de cette aventure qui avait pourtant bien commencé il y a de ça, trois ans. Parti de son patelin afin de poursuivre un baccalauréat en sciences économiques à l’université de Montréal, Théo entrevoyait un avenir prometteur. Louis, installé aux États-Unis pour se lancer en affaires dans les années 80, était alors à la tête d’une compagnie florissante, avec siège social à New-York. Marié à une Américaine, son fils unique Mathiew ne parlait que l’anglais. Il décida donc que pour ses seize ans, il allait lui offrir une immersion française dans son Saguenay natal et c’est ainsi que la famille de Théo l’hébergea et qu’il fit sa connaissance. Ils devinrent de très bons amis. Quand Théo décida de son avenir, Mathiew vint le rejoindre à Montréal pour entreprendre les mêmes études commerciales à l’université McGill. Ainsi, ils pourraient consolider leur amitié et Mathiew, parfaire son français.

À la fin de leur première année universitaire, Louis leur proposa un stage dans une de ses compagnies naissantes afin de se familiariser avec les rouages économiques d’une entreprise en devenir. Fier de leur engagement, Louis leur offrit la possibilité d’investir financièrement dans cette compagnie avec la ferme intention de leur faire profiter des profits qu’à coup sûr, elle engendrerait. Pour Mathiew, ce n’était qu’un transfert d’argent du compte de son père dans le sien mais pour Théo, il s’agissait de risquer toutes ses économies qu’il avait consciencieusement ramassées pour ses études depuis l’enfance en effectuant de petits boulots et emplois d’été.

Les douze mois suivants donnèrent suite à d’heureux rebondissements de sorte que la compagnie de commerce international commença à opérer bien avant les échéanciers prévus et rapporta dès le début des profits inattendus. La niche import-export avait le vent dans les voiles et les deux jeunes hommes se félicitaient d’avoir fait confiance au flair de Louis.

Mais c'était avant que ne s'installe une pandémie planétaire interrompant le processus de mise-en-marché suite à la fermeture temporaire des usines de fabrication et la suspension du transport intercontinental. À partir de ce moment, tout est allé très vite. Après s'être rendu à New-York visiter sa mère, Mathiew n'a pu revenir à Montréal, les frontières Canada/États-Unis étant fermées. L'entreprise fut gérée à distance par Louis et ce, sans la participation ni l'assentiment des garçons. Les commandes ont cessé, le personnel remercié, les bureaux fermés et le projet d'entreprise prit fin avant même d'avoir pleinement existé. Louis accepta d'essayer la dette des comptes non payés mais refusa à Théo le remboursement de son investissement. Il se retrouva soudainement sans le sou, ni emploi. Pour l'aider à passer à travers, Louis, propriétaire d'un immeuble à logements à Montréal, lui offrit d'en occuper gratuitement le loft vide en échange de menus travaux de conciergerie. Tout près de chez lui, un Maxi affichait à l'entrée une offre d'emploi, de nuit, pour remplir les tablettes. Salaire minable mais suffisant pour payer le pain et le beurre. Après deux mois de ce dur labeur, il comprit qu'il devait penser à un plan B.

Avant même de recevoir ce dernier texto de Louis, avait germé dans sa tête une idée folle, il en convient, mais confronté à l'urgence de la situation, il l'envisage sérieusement. Face à l'édifice où il habite, il y a un petit commerce d'aliments et produits chinois qui fait des affaires d'or. Depuis trois mois qu'il l'observe de sa fenêtre de salon, de l'ouverture à la fermeture et qu'il compile dans les moindres détails, l'achalandage, le nombre de clients qui paient comptant surtout depuis qu'il s'est procuré une excellente paire de jumelles. Ainsi, il peut même voir de la vitrine, les articles déposés sur le tapis roulant du comptoir-caisse. Il y est allé à quelques reprises et a vu que la plupart des prix varient de quelques sous à une centaine de dollars. Il sait que le couple propriétaire habite au-dessus du magasin, que la femme ouvre à 7 h et qu'elle est seule jusqu'à midi. Son mari prend la relève à 13 h jusqu'à 23 h 30. À tous les deux vendredis, à 13 h 15, elle se rend à la banque faire un dépôt de ce qu'il imagine être, les recettes bimensuelles. Il le sait car il s'est déjà retrouvé juste derrière elle dans une file d'attente à la banque. Elle portait sur l'épaule le même sac de toile bien rempli et quand elle s'adressa à la caissière, celle-ci l'invita à la suivre derrière des portes closes. Il dut attendre quelques minutes avant qu'elle n'en ressorte avec un sac vide. Il conclut qu'elle déposait probablement son argent dans un coffre-fort. Il n'a cessé depuis, d'échafauder un plan pour se procurer le contenu de ce sac.

Plan B — Récit proposé par **France Roy**

Collectif *Les Lanceurs de Lettres* — XV^e course des *CERVO*

Il fait beau, ce sera aujourd'hui le Grand Jour finalement ! Tuque enfoncée jusqu'aux sourcils, exacto en poche, prêt à couper les poignées du sac s'il ne peut lui arracher des mains, il l'attendra à l'écart et fera vite. Ça y est, elle s'en vient et passe devant lui. Il compte cinq secondes, la frôle de très près avant de s'emparer du sac et court de toutes ses forces pour emprunter la ruelle la plus proche. Un jeu d'enfant ! Elle n'a même pas crié. Zut ! ! Il y a des travaux de voirie devant la ruelle. Du calme ! Enlever sa tuque, camoufler le butin à l'intérieur de son manteau, marcher d'un pas normal, traverser la rue et...et...et...se rendre à l'église où justement deux personnes ouvrent la porte de l'entrée principale. Il n'est allé qu'une fois à l'église avec sa grand-mère, quand il avait six ans.

— Monsieur, désolée mais à cause de la pandémie, nous ne pouvons être plus que 25 personnes à l'intérieur de l'église. Si vous n'êtes pas un proche du défunt, il faut quitter.

Une sirène de police s'approche de plus en plus. Non, il faut rester se dit-il. En faisant mine de sortir, il longe le mur puis voit un escalier intérieur. C'est sa chance. Y monter sans faire de bruit. Personne au balcon ! S'asseoir par terre pour ne pas être vu. Ne pas bouger. Enfin en sécurité dans le jubé arrière de ce lieu de culte, Théo y passera la nuit !

Deuxième partie — *Nancy Gauthier*

L'heure qui vient de s'écouler a semblé durer à la fois une minute et une éternité. À part un clignement des yeux occasionnel, Théo n'a pas bougé d'un poil, et il tient toujours le sac volé contre sa poitrine. Le sentiment de sécurité d'abord ressenti à son arrivée s'était dissipé aussitôt que son système nerveux avait pris la relève pour le clouer au sol.

La cérémonie de funérailles terminée et tout le monde sorti de l'église, Théo peut enfin respirer librement. Puis la réalité de la situation frappe à la porte de son esprit. Il passera la nuit ici, après un après-midi et une soirée qui lui sembleront probablement interminables. Il n'a pas d'eau. Il aura faim d'ici quelques heures. Il ignore où se trouve une salle de bain qu'il pourra utiliser sans signaler sa présence. Il ignore combien de temps encore il sera seul dans cette immense résidence. Il angoisse déjà en imaginant des scénarios du moment où il craquerait et se livrerait à la police. Tout ça pour un sac qui devait régler tous ses problèmes. Comment avait-il pu négliger de prendre en considération les risques ? Il avait idéalisé son plan et omis de penser à la suite. Sa vie se résumait

maintenant en deux ères : Avant-vol-du-sac, et Après-vol-du-sac. Pire encore, le Après-vol-du-sac fourchait à gauche pour une vie de fugitif, et à droite pour un séjour en prison. Puis la sonnerie de son téléphone qui fait battre la chamade à son cœur le sort de sa rumination. Il avait oublié de fermer son appareil ! Théo se félicite de la dextérité qui lui a permis d'ignorer l'appel aussi prestement, mais il n'a pas même pas le temps de terminer son soupir de soulagement que des pas résonnent dans toute l'église. Quelqu'un monte l'escalier et s'arrête tout en haut, à la dernière marche. Le cœur de Théo fait tellement de bruit qu'il est convaincu qu'on peut l'entendre. Mais la personne redescend l'escalier pendant que Théo essuie la sueur de son visage.

Théo se réveille avec un léger mal de tête. Pendant combien de temps a-t-il dormi ? Et pourquoi, ou plutôt comment a-t-il pu dormir ? Il n'a pas dormi. La lourdeur dans son crâne lui indique qu'il a plutôt perdu conscience. Probablement à force d'avoir autant hyperventilé. Il constate aussi avec horreur qu'il a perdu la vue. Pas de panique, c'est sûrement temporaire. Ne pas hyperventiler de nouveau. Bien respirer à une vitesse normale pour oxygéner les yeux.

La lueur de la lune aperçue à travers une fenêtre le remplit de soulagement pour un moment, jusqu'à ce que la lourdeur de la situation s'impose à nouveau à son esprit. Les problèmes de besoins primaires anticipés plus tôt ne se font pas sentir comme prévu. Théo se sent plutôt épuisé physiquement après autant d'émotions. Les bras de Morphée l'attendent au détour du prochain clignement d'yeux.

Le réveil au petit matin se déroule tout en douceur, contre toute attente. Quelques étirements et Théo est tout prêt à entreprendre sa journée non planifiée. L'instinct devra mener la barque pour quelque temps.

Théo se retrouve à l'entrée de l'église, prend une grande respiration, et ouvre la porte. Puis il se passe quelque chose de bizarre, c'est-à-dire rien de spécial. Dehors, tout se passe comme si on était revenu à l'époque Avant-vol-du-sac, et les gens dans la rue ne lui prêtent aucune attention.

Les jambes de Théo le portent jusqu'à son appartement. C'est au moment même où il pose le précieux sac sur la console à l'entrée que Théo se rend compte qu'il ne l'a pas encore ouvert. Il se redresse brusquement. Il y a quelqu'un chez lui.

Troisième partie — *Andréa LT*

— Lâchez le sac Théo Morin.

En premier, Théo ne voit que le canon du pistolet. Il fige. Puis il remarque la silhouette vêtue toute de noir qui tient l'arme braquée sur lui. Voilà la fin, pense-t-il, J'aurais dû aller aux toilettes avant. Théo fait instinctivement comme il a vu dans les films : il lève les mains et se met à genoux.

La silhouette pousse un rire amusé. Il ne fait aucun doute, c'est une femme sous cette cagoule.

— Nouveau passe-temps ? demande-t-elle en pointant le salon du pistolet.

Théo avale sec. Quel idiot ! La chaise tournée vers la fenêtre, les jumelles sur la table à café avec un cahier de notes griffonné... la vidéo YouTube, sur pause, affichant le titre : 5 ASTUCES POUR RÉUSSIR UN VOL ARMÉ. La silhouette saisit le sac et rit de plus belle.

— Ne me dites pas que vous ne l'aviez même pas ouvert ! Savez-vous même ce que vous avez volé ?

Elle vide le sac sur le divan : quelques petits paquets bien enveloppés et une liasse de billets. Elle observe la réaction d'un Théo qui, se redressant lentement, essaie tant bien que mal de comprendre la scène qui se produit dans son salon. Il est évident qu'il n'a encore rien compris.

— Théo Morin, 20 ans, fils unique de Gilles Morin et Joan Thibert, businessman amateur, investit toutes ses économies dans une compagnie fictive et décide de cambrioler ses voisins pour faire quoi au juste ? Ce n'était pas assez de nous voler notre territoire ? Nous aussi on vous observe, Théo Morin.

— Mais de quoi vous parlez au juste ? Quel territoire ? Pourquoi vous dites que j'ai investi dans une société fictive ?

— Parce que c'est un fait. C'est aussi un fait que vous habitez gratuitement dans ce luxueux loft appartenant à un certain baron de renommée internationale, alias Louis Vidal, n'est-ce pas ? En échange de menus travaux que, bizarrement, vous n'avez jamais encore eu à faire ? Pas curieux du tout, non non...

— Mais de quoi vous parlez !

La réaction de Théo est spontanée, sincère. Les sourcils en parenthèses et les genoux mous, il est visiblement ébranlé par ces propos. En vérité, il rumine les événements des derniers mois depuis longtemps. La nouvelle entreprise de Louis lui rapportait tant d'argent sans qu'il n'y comprenne les rouages. Il avait peut-être seulement étudié une année à l'université, il en savait quand même assez pour reconnaître que c'était louche. Confronté à cette nouvelle explication, il ne trouve pas cela si difficile à croire. Et si c'était vrai ?

Théo et la silhouette se regardent, immobiles. Théo, parce que le pistolet est encore braqué sur lui, la silhouette parce qu'elle vient de réaliser que Théo ne savait rien de tout cela. De toute évidence Théo n'est pas ce à quoi elle s'attendait. Ils s'évaluent mutuellement en silence, puis après un moment, la silhouette retire sa cagoule.

— Mais... mais vous êtes la Chinoise du magasin ! s'exclame Théo. Votre mari...

— Oh là, minute ! Primo, je ne suis pas chinoise, mais macanéenne séparatiste et secundo, ce n'est pas mon mari, mais mon frère.

— Oh scusez... Et c'est où au juste le... la... Macanne...

— Macao. C'est une petite administration tout près de...

Théo commence à déstresser. La Macanéenne a rangé son arme dans sa gaine et lui parle amicalement si bien que Théo en oublie quasiment qu'il était sur le point de se faire tirer dessus. Il ose une question.

— Vous connaissez mon nom, est-ce que je peux connaître le vôtre ?

— Non.

La réponse catégorique de l'étrangère le surprend. L'étrangère poursuit :

— Vous m'observez depuis trois mois et vous ne savez rien de moi ? Je commence à me questionner sur le choix d'embauche...

— Choix d'embauche ? Ben voyons... Bon OK, voici ce que je pensais savoir de vous.

Théo saisit son carnet et lui montre les quelques pages de notes.

— Eh bien, vous n'êtes peut-être pas le plus brillant, Théo, mais vous prouvez au moins que notre ruse fonctionne. Alors voilà, on se cherche un grouillot et Shen est d'avis que vous feriez l'affaire.

Plan B — Récit proposé par **France Roy**

Collectif *Les Lanceurs de Lettres* — XV^e course des **CERVO**

— Moi ? Grouillot ? Et comment ce Shen peut-il être si certain que j’accepterais l’offre ?

Théo commence à se sentir inexplicablement téméraire, comme s’il s’agissait d’une offre d’emploi habituelle et qu’il négociait ses avantages sociaux. Il n’avait plus rien à perdre, alors pourquoi il irait se greffer à cette étrangère et à son frère-mari ? L’étrangère remet instinctivement la main sur la gaine de son pistolet.

Parce que vous n’aurez pas le choix, Théo Morin. Parce qu’on sait tout sur vous, ce que vous mangez pour déjeuner, la sorte de porno que vous regardez tous les soirs sauf le mardi quand vos parents vous appellent... Parce qu’on sait tout sur vos parents aussi... Et parce que ce sera votre seul moyen de vous venger contre Louis Vidal, notre ennemi commun.

Quatrième partie – *Martin Gravel*

— Louis Vidal, mon ennemi ? Mais comment Louis Vidal peut-il être mon ennemi ?

— Mais oui, vous ne le savez pas encore mais vous êtes dans de sales draps, bien plus que vous ne le pensez.

— Oui, ça je commence à comprendre, un pistolet braqué sur moi, ce n’est pas comme passer la tondeuse mettons...

Soudain, une expiration... ou une inspiration... un souffle, fort !

La Chinoise-Macanéenne recule fortement sur le mur, le regard perplexe, un peu vide. Une coulisse de sang se fait un chemin du milieu de son front jusqu’à la pointe de son fin nez.

— Désolé, je n’en pouvais plus, ils ont le don, eux, de nous taper sur les nerfs, non ?

— Louis ? s’exclame Théo en reconnaissant la voix du nouveau vilain juste avant de se retourner et de constater la présence de l’autre, flingue à la main.

— Oui, salut Théo, sale affaire, n’est-ce pas ?

— Mais tu peux me dire ce qui se passe ? C’est quoi, ce bordel ?

— Non.

Tout devient noir pour Théo, une solide droite à la mâchoire, suivi d’un coup de crosse derrière la tête font leurs effets, l’inconscience d’un inconscient.

Plan B — Récit proposé par **France Roy**

Collectif *Les Lanceurs de Lettres* — XV^e course des *CERVO*

Théo se réveille, sur un lit de bois, dans une minuscule pièce. Ça lui rappelle la cachette de l'église ... il a soudainement peur ... et très mal à la tête.

Il appelle à l'aide : Allo ? Y'a quelqu'un ?

Plus fort...

ALLÔ Y'A QUELQU'UN ?

Tremblant, il tente d'ouvrir la porte... elle s'ouvre... facilement.

— Yo, c'est toi qui crie ? C'est quoi ton problème ?

— Eh bien, quand je suis prisonnier, j'ai comme le réflexe d'essayer de m'en sortir.

L'Asiatique devant lui se met à rire, ha ha ha ... prisonnier ??? Elle est bonne celle-là !

Théo le reconnaît... c'est le frère-mari de l'autre... Shen ?

— Oui, enchanté, Théo, c'est bien moi, Shen.

Théo ne comprend absolument rien... il n'y a pas longtemps, il s'est fait surprendre par la sœur du Macanéen... qui lui a dit que Louis est un ennemi COMMUN et qu'il devait l'aider elle et son frère, Shen... Mais Louis l'a froidement abattue et maintenant que Louis est arrivé dans la pièce, l'endeuillé Shen et son ennemi sont devant lui.

Théo ose une question :

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne comprends pas ta question, répond Louis.

— Tu viens de flinguer la sœur de Shen chez moi et maintenant tu fais équipe avec lui...

— Oui, c'est fou les relations interpersonnelles, où ça peut mener, n'est-ce pas ?

Son regard passe de Shen à Louis, de Louis à Shen... Shen sourit calmement... Louis semble impatient.

— Mais qu'est-ce qui te tracasse, Théo ?

— Eh bien, vois-tu, Louis, c'est quand même rare qu'une espionne macanéenne qui me connaît plus que moi-même, se pointe chez nous, me menaçant d'un révolver, me disant qu'elle et son frère ont besoin de moi pour te faire la peau et le reste... tu le connais...

— Oui, j'avoue que c'est assez spécial.

— Dah ...

Shen décide de prendre la parole :

— Écoute, Stella et moi, on n'était pas si proche. Je ne sais même pas si elle est ma vraie sœur. Un jour, elle a cogné à ma porte me racontant l'histoire de ses parents, de nos parents selon elle, qui se sont fait arnaquer par Louis Vidal et elle a juré se venger.

— OK... elle est quand même morte...

Louis s'interpose :

— Ouaip, les risques du métier de vengeur. Vengeur qui risque, attire la rixe, dit-on.

— Qui dit ça ?

— Euh... je ne sais pas moi, un proverbe macanéen probablement ...

Shen reprend la parole :

— On a donc élaboré un plan pour faire tomber Louis et comme tu étais une proie facile pour nous et que si on te mettait au courant des actions de Louis, tu te rangerais de notre côté, on s'est mis à t'étudier pour trouver le moyen de te tendre un piège. Mais tout ceci a grandement foiré.

— Eh oui, avec le décès de ta sœur... tuée par Louis.

— Oh non, ce n'est pas ça... c'est juste que quand j'en ai découvert plus sur Louis... eh bien... c'est avec lui que j'ai voulu faire équipe.

— Simple équation mathématique, explique Louis, X argent fois Y millions... le calcul est simple.

Théo, subjugué ne sait plus quoi penser, quoi faire. Le souffle lui manque, c'est trop. Trop d'informations, trop de violence, trop de mal de tête, trop de tout.

— Et moi, là-dedans, il arrive quoi avec moi ?

— Toi, mon beau Théo ? Maintenant c'est clair qu'on a plus le choix d'agir.

Conclusion — *France Roy*

Il n'a pas le temps de répliquer qu'un bruit fracassant et des hurlements se font entendre. Des policiers casqués, gantés, en habits de combat, armés jusqu'aux dents font irruption dans toutes les pièces de la maison. Théo et ses deux agresseurs sont rapidement maîtrisés et transportés dans un fourgon au quartier général. Les interrogatoires durent plus de 24 heures, entrecoupés de courts moments de répit. Théo, n'ayant plus rien à perdre, dévoile tout avec franchise sans rien cacher. Étant considéré comme témoin principal, les enquêteurs croient en son témoignage et le libèrent sous condition, avec promesse de ne quitter la ville sous aucun prétexte.

Il est 22 heures quand il rentre chez lui le lendemain soir du crime. Il s'empresse d'ouvrir la lumière et pour se rassurer, laisse la porte ouverte sur l'éclairage d'urgence. Il est seul. Les derniers occupants ont déjà quitté l'immeuble et les ouvriers devant débiter les travaux de réfection, vraisemblablement, ne se sont pas présentés. Il se doute bien que Louis n'a pu leur donner le OK. Les dernières heures ont été pour lui les plus mouvementées et les plus stressantes de toute sa vie. Tout est sens dessus dessous autant dans son logis que dans sa tête. Les techniciens du service d'identité judiciaire ne se sont pas donné la peine de faire le ménage avant de quitter les lieux. Tout au plus lui a-t-on expliqué comment ne pas se contaminer en nettoyant le sang de la victime. La scène du crime est on ne peut plus identifiée. Un marquage sur le plancher du contour précis d'un corps par un trait blanc indique où le cadavre a été trouvé et dans quelle position. Un motif de lignes fléchées et courbées, dessinées sur le sol, lui font croire qu'elles décrivent des points de repère pour les enquêteurs comme les positions de chaque personne s'étant trouvée dans cette pièce et les distances parcourues. D'ailleurs, elles correspondent en tout point à son récit visuel de l'événement. Une mare de sang séché s'étend largement autour du croquis. Son appartement et ses effets personnels ont été analysés au peigne fin à la recherche d'indices. Le laboratoire a d'ailleurs gardé certaines de ses choses et doit les lui remettre une fois le dossier clos. Théo a assez regardé de films de suspense policier pour savoir ce qui s'est passé ici au cours de la journée. Recherche d'empreintes digitales, de pas, de cheveux, de poils, traces de sang, fluides corporels, etc Il remarque un trou béant dans le mur devant lui qu'on a probablement défoncé afin de retrouver la balle qui a dû

traverser le crâne et s'y loger. Indice important en balistique pour déterminer l'arme du crime, la balle correspondante, le tir, sa portée, sa trajectoire, etc De toute façon, les assassins n'ont pas pris le temps d'effacer leurs empreintes et tout ce qu'ils ont laissé derrière eux les incrimine. Il sourit en pensant que si Louis avait l'intention de revenir sur les lieux du drame pour tout faire disparaître, il s'est bien fait avoir, entre ses propres murs en plus. Les policiers ne lui ont pas donné les détails de cette arrestation. Qui a bien pu les alerter ? Connaissaient-ils déjà les plans de ce trio criminel ? Comment se fait-il qu'ils aient trouvé l'endroit où on l'a emmené et comment a-t-il, lui, Théo Morin, joué un rôle dans cette affaire ?

Il sursaute en entendant des pas s'approcher de plus en plus. Un homme petit et trapu, aux cheveux blancs, habillé très modestement, même légèrement pour la saison, éclairé par la lumière d'urgence, se tient debout dans le cadrage de porte, le fixant sans rien dire.

— Qui êtes-vous ?

— Euh... un ami peut-être. Tu ne me connais pas, je sais. Mais je ne te veux pas de mal, sois sans crainte.

— Alors, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Nous étions deux dans l'église lors de cette... fameuse nuit ? Je me croyais seul mais quand j'ai entendu sonner ton cellulaire j'ai compris que j'avais de la compagnie. Les pas dans l'escalier, c'était moi. Je n'ai pas osé aller plus loin parce que j'ignorais qui se cachait là et j'ai préféré rester prudent. Dans les églises, on trouve des objets précieux, de grandes valeurs, qui rapportent beaucoup sur le marché noir. C'est très intéressant pour des collectionneurs de partout à travers le monde et ce n'est pas rare qu'elles soient pillées par des voleurs.

Théo pense vite. C'est un pilleur d'église ! Oh, non, non, non, non ! Je ne vais pas me mettre encore une fois les pieds dans les plats. Ça suffit !

— Ça ne m'intéresse pas puis je ne vous connais pas. Allez-vous-en !

— Attends, j'ai des choses à te dire. Quand je suis redescendu, je me suis caché dans ce qu'on appelle un confessionnal mais de nos jours ce n'est quasiment plus utilisé ni à la mode. J'ai attendu là, un bon moment, jusqu'à ce que tu t'endormes en fait. Je peux te dire que tu as un sommeil agité. Je t'ai entendu crier plus d'une fois... et tu ronfles... très fort. Je suis remonté de peine et de misère parce que dans l'escalier il faisait noir comme chez

le loup. Par chance, c'était une nuit de pleine lune et par les vitraux du jubé, la lueur t'éclairait juste assez pour que je voie qui était là. Avec ton sac bien serré sur ta poitrine tu avais l'air d'un gamin effrayé qui avait eu besoin d'étreindre son ourson pour s'endormir. J'ai tout de suite su que je n'avais rien à craindre de toi. Tu as bougé et je crois même, ouvert les yeux, mais tu ne m'as pas vu et tu t'es rendormi. Puis le sac est tombé sans que ça t'éveille. Je l'ai pris et rendu en bas, je l'ai inspecté sous toutes les coutures. Il n'y avait pas grand-chose dedans. Deux cents dollars en billets de vingt et des petites boîtes bien emballées.

— D'abord qui êtes-vous et pourquoi vous me dites tout ça ? Moi, c'est la première fois que je vous rencontre. Je ne vous ai pas vu dans l'église. Je me suis trouvé là par hasard. Je ne fréquente pas ces endroits-là. J'y suis allé une seule fois, avec ma grand-mère, quand j'avais six ans.

— Un heureux hasard ! C'est un bon endroit, l'église. Oui, on s'y sent à l'abri, en sécurité et tu vois, malgré toutes ces années, tu en as gardé un certain souvenir, n'est-ce pas ? Moi, j'aime m'asseoir dans le dernier banc en arrière et me détendre. C'est calme, apaisant. Quand je me retrouve là, je peux passer des heures assis, juste pour me reposer. Parfois après certaines cérémonies, ça sent l'encens. C'est drôle mais ça m'endort, cette odeur-là. Je ne te cacherai pas que ça m'est arrivé de m'assoupir et d'y passer une bonne partie de la nuit.

Théo vient d'allumer. Ça y est, c'est un drogué itinérant. Il cherche un endroit pour se réchauffer et pour se geler sans que personne le voie.

— L'immeuble est vide. Tout le monde est parti, sauf moi. Vous pouvez rester dans un logement. Ça ne dérangera pas, puis je ne vous dénoncerai pas.

— J'ai encore des choses à te dire. Dans le sac, au fond d'une pochette, il y avait un bordereau bancaire rempli avec les noms et adresses d'une personne ainsi qu'une carte d'identité avec photo d'une femme asiatique. Je ne sais pas pourquoi mais même si t'as pas la tête de l'emploi, j'ai comme eu l'intuition que tu avais volé ce sac. Je me suis rendu au poste de police le plus proche et j'ai raconté mon histoire. Au début, ça ne semblait pas les intéresser mais quand ils ont comparé la photo avec celles de leurs archives, ils ont constaté que cette personne avec de multiples identités était recherchée au Canada et à l'international. Ils m'ont demandé de collaborer. J'ai accepté à la condition qu'ils me

tiennent au courant du déroulement des événements. Disons que je suis curieux de nature. Quand je suis revenu, tu dormais encore. J'ai replacé le sac là où je l'avais pris. Les policiers t'ont attendu et à ta sortie de l'église, t'ont suivi jusqu'à ton appartement. Ils ont aussi encerclé tout le bâtiment. Ils ont constaté que toi et la criminelle étiez voisins. Ils ont vu deux hommes ressortir par la porte arrière soutenant une troisième personne semi-consciente. C'était toi. Il leur a été facile de suivre la voiture qui t'a amené à cet endroit où l'arrestation a eu lieu. Pendant ce temps, ton logis, l'édifice au grand complet, le magasin et le logis de tes voisins d'en face ont été perquisitionnés. Chez toi, ils ont trouvé la femme asiatique, assassinée. Les policiers s'attendaient à une filature de routine, pas à un scénario, genre District 31. J'étais certain que tu ne faisais pas partie de leur combine. Petit voleur peut-être, mais pas canaille de gros calibre. Ils viennent de m'appeler pour tout me raconter. Ils n'ont pas eu besoin de me donner ton adresse. Je passe souvent devant ce magasin chinois. J'ai vu de la lumière dans ton loft et j'ai voulu t'expliquer ce que tu ne pouvais avoir deviné. Voilà, tu sais tout maintenant.

— Je vous dois sans doute la vie, mais je ne sais toujours pas qui vous êtes !

— Mais... je suis... je suis... ton curé, Théo !

FIN